Éducation comparée / nouvelle série, n°20, pp 115-131

La figure de la délinquante dans le roman européen pour adolescents du XXIe siècle

Lydie Laroque
Université de Cergy-Pontoise
Laboratoire EMA

RÉSUMÉ

Longtemps, le phénomène de la délinquance des filles n'a été que peu pris en compte, tant sur le plan social que littéraire. Pourtant, la figure de « la jeune délinquante », à l'aube du XXIe siècle, connaît un réel développement dans le roman européen pour adolescents. Aussi cet article s'interrogera-t-il sur l'évolution de « la mauvaise fille » dans la littérature de jeunesse. Il analysera les raisons du développement de cette figure littéraire dans une dimension aussi radicale en ce début de XXIe siècle, mais il cherchera également à cerner les spécificités de la délinquante par rapport aux « mauvaises filles » des siècles passés, ainsi que ses enjeux en matière de rééducation, à travers une analyse comparative de cinq romans.

MOTS CLÉS

Littérature de jeunesse, « mauvaises filles », rééducation, roman adolescent européen, délinquante.

ABSTRACT

Feminine delinquency has long been underestimated, on both social and literary plans. However, the « delinquent young girl » character, in this early twenty-first century, happens to be rapidly expanding in the european teen novel. This article thus questions the evolution of the « bad girl character » in children's literatur. It will analyse the reasons for the sudden development of such an extreme literary figure in this early twenty-first century ; it will also try to identify this figure's specificities and challenges about rehabilitation, compared to the « bad girl » of the past, through a comparative analysis of five novels.

KEYWORDS
Youth literature, « bad girls », reeducation, european novel for adolescent, delinquent girl.

Introduction

La délinquante pousse à son paroxysme la notion même de « mauvaise fille », dans la mesure où l'on peut l'apparenter à une jeune fille ou à une femme souvent violente qui commet des délits et enfreint la loi[1]. Longtemps, le phénomène de la délinquance des filles n'a été que peu pris en compte, tant sur le plan social que littéraire. Michelle Perrot, dans l'introduction de l'ouvrage *Femmes et justice pénale, XIXe-XXe siècles* (2002), explique par deux hypothèses cette sous-représentation des femmes comme prévenues : leur infériorité sur un plan juridique, qui les laisse pendant des siècles sous la férule du père ou du mari, et le fait que leur implication varie en fonction de la définition des délits par la loi. Stéphanie Rubi le rappelle (2005, 5), les travaux sur la déviance et la délinquance ne prennent vraiment en compte la place des femmes dans les infractions et transgressions qu'à partir de 1970. Pour Véronique Blanchard (2011), les termes « Gamins de Paris », « Apaches », « Blousons noirs », « Sauvageons », renvoient tous à des jeunes gens violents de sexe masculin. L'étude que publie Pierre Tarnowski en 1889, *Étude anthropométrique sur les prostituées et les voleuses*, montre d'ailleurs que les criminologues, qui amorcent leurs travaux au XIXe siècle, considèrent que la femme criminelle doit être étudiée comme un « peuple étranger ». Contrairement à celle des garçons, cette violence n'est pas perçue comme normale : elle est assimilée à la folie, à l'hystérie, ou semble relever d'anomalies biologiques. Et pour Véronique Blanchard (2011), lorsqu'elle est reconnue, on peut observer deux phénomènes :

« Soit cette violence est fortement genrée ; on met en avant une violence qui ne concerne que les femmes : infanticides, crimes passionnels, empoisonneuses – actes pour lesquels les adolescentes sont rarement concernées mais qui peuplent les discours sur la criminalité féminine. Soit elle est présentée et

1 Le mot « délinquance » a pour origine étymologique le latin « deliquentia » (faute, délit, crime).

perçue comme une violence invisible, qui se déroule le plus souvent dans l'espace privé, c'est une violence particulière, souvent tournée contre soi-même : automutilation, tentative de suicide, anorexie, dépression. Imperceptibles dans les statistiques policières et judiciaires, ces phénomènes, certes violents, ne semblent pas perturber l'ordre public et les institutions. »

Quant à la représentation littéraire de la « jeune délinquante », elle s'est manifestée au XIXe et au XXe siècles sur un mode mineur (« enfant terrible » ou « fille perdue »), dans des œuvres qui s'adressaient à la jeunesse en affichant encore une ambition éducative. Pourtant, la figure de « la jeune délinquante », à l'aube du XXIe siècle, connaît un réel développement dans le roman européen pour adolescents, qu'il s'agisse de romans fantastiques (*Que le diable l'emporte*[2], de l'Irlandais Eoin Colfer en 2002), de dystopies (*Ados sous contrôle* du Français Johan Héliot en 2007 et *Effacée*[3] de l'Anglaise Teri Terry en 2013), ou de romans réalistes : *Délinquante*, *Des barreaux plein les yeux*, des Français Martine Pouchain (2011) et Marc Cantin (2000).

Ainsi, on peut s'interroger sur l'évolution de la « mauvaise fille » dans la littérature de jeunesse. Non seulement cet article analysera les raisons du développement de cette figure littéraire dans une dimension aussi radicale en ce début de XXIe siècle, mais il cherchera également à cerner les spécificités de la délinquante par rapport aux « mauvaises filles » des siècles passés, à travers une analyse comparative des cinq romans cités précédemment. D'un point de vue méthodologique, la constitution du corpus s'est opérée en fonction de différents critères : la présence d'une héroïne représentative de l'adolescence délinquante, l'âge du destinataire (de 12 à 17 ans), la diversité des genres (romans réalistes, fantastiques, dystopies), la dimension européenne de l'auteur et la date de parution des titres. Il s'agira de comparer dans ces ouvrages, non seulement les caractéristiques de ces « nouvelles mauvaises filles » (le comportement déviant, la relation à l'Autre masculin, le rapport à la cellule familiale et à la société), mais aussi les enjeux de ces figures contemporaines, pour montrer en quoi elles ouvrent de nouveaux chemins de rééducation : si rectifier par la sanction la « mauvaise nature » de l'enfant terrible indisciplinée apparaissait comme l'injonction rééducative dominante dans la littérature d'enfance du XIXe

2 Titre original, *The wish list* (2002). Dublin : Viking Children's Books.

3 Titre original, *Slated* (2012). London : Orchard Books.

siècle, la notion de rééducation est réinterrogée aujourd'hui, dans la mesure où la délinquante est partiellement ou totalement dédouanée de ses actes par sa mauvaise situation. Ainsi, une première partie exposera les conditions d'émergence de cette figure dans le roman européen pour adolescents au tournant des années 2000 ; dans un second temps, nous dégagerons les spécificités de celle-ci en ce début de XXIe siècle, ce qui nous conduira à envisager ses nouveaux enjeux.

Le développement de la figure de la délinquante en littérature de jeunesse au tournant des années 2000

Si la criminalité féminine a été fort peu reconnue jusqu'aux années 1970, et si la littérature ne l'a que peu exploitée jusqu'à la fin du XXe siècle, on peut se demander pourquoi la figure de la délinquante fait soudain son apparition autour des années 2000 dans le roman européen pour adolescents.

Il semble tout d'abord que l'émergence de cette figure littéraire soit liée à l'avènement des études sur le genre (*gender studies*). Dans la lignée des mouvements féministes nord-américains, cette pensée dépasse le souffle de revendications égalitaires entre les sexes né en Europe dans les années 1960, sous l'impulsion de jeunes femmes dont les mères avaient conquis le droit de vote une vingtaine d'années plus tôt : celles-ci dénonçaient le sort réservé à la gent féminine et souhaitaient « libérer la femme de la sphère domestique pour lui donner accès à l'espace public » (Connan-Pintado et Béhotéguy, 2014, 7**).** Comme le constatent Christiane Connan-Pintado et Gilles Béhotéguy, « *depuis les années 1970, à partir de la première théorisation systématique du genre attribuée traditionnellement à l'ouvrage d'Ann Oakley (Sex, gender and society*[4]*), la sociologie a interrogé la construction du masculin versus féminin, mettant en évidence que le genre est l'identité construite par l'environnement social des individus* » (*Ibid.*). Plus radicales après les années 1970, les théoriciennes féministes « matérialistes » comme Christine Delphy (1998) ou Colette Guillaumin (1991) ont révélé l'exploitation du travail et du corps des femmes dans un système patriarcal (Connan-Pintado et Béhotéguy, 2014, 7). Cette deuxième vague féministe, à partir de la notion de « valence différentielle des sexes » (Héritier, 1996), a dénoncé le fait que les valeurs attribuées au féminin étaient toujours déconsidérées par

4 OAKLEY, A., (1972). *Sex, gender and Society*, New-York : Harper Colophon Books.

rapport à celles qui s'appliquaient au masculin. Aujourd'hui, la perspective qui appréhende le genre comme « sexe social » fait consensus (Connan-Pintado et Béhotéguy, 2014, 9). *L'Introduction aux gender studies. Le manuel des études sur le genre* (Jaunait et Maurer, 2008) rappelle les quatre dimensions qui le définissent : construction sociale, approche relationnelle, rapport de pouvoir, intersectionnalité.

Bien plus, la question des représentations du genre s'est aussi posée dans les livres pour enfants et de nombreuses publications, aux États-Unis et en Europe, l'ont étudiée dès le milieu des années 1970 (Gianini Belotti, 1973 ; Chombart de Lauwe, 1979). Le livre d'Elena Gianini Belotti est même devenu un titre incontournable pour vulgariser une prise de conscience militante : dénoncer les préjugés sexistes dans les ouvrages destinés à la jeunesse. Plus récemment, Sylvie Cromer (2014, 57) affirme que la controverse liée à la loi sur la parité et la montée en puissance de la littérature de jeunesse dans les années 1990 ont conduit à revisiter les œuvres pour la jeunesse à l'aune du masculin et du féminin[5]. La question de la représentation du genre tient désormais une place cruciale dans les préoccupations des médiateurs du livre pour enfants et adolescents. Elle suscite de nombreuses manifestations dans les bibliothèques et dans les lieux de formation. Les revues d'information sur le livre d'enfance lui consacrent des dossiers, tels « Lectures de filles ; lectures de garçons ? », *La revue des livres pour enfants n° 151* ; *Nous voulons lire n° 97* ; des sites spécialisés comme Ricochet ou Télémaque abordent également le sujet et répertorient des bibliographies (Connan-Pintado et Béhotéguy, 2014).

Dès les années 1970, une certaine frange de la littérature de jeunesse a intégré cette perspective du genre : les premières héroïnes qui mettent au jour le problème de l'injustice subie par les femmes apparaissent et posent désormais la question de la place de la femme dans le monde économique, social, politique et culturel ; on cherche par conséquent de plus en plus à analyser la position de la petite fille ou de la jeune fille.

5 On peut citer les recherches « Attention Album ! » ou « Le sexisme au programme ? ». Le programme de recherche « Attention Album ! », qui a abouti à un article de C. Brugeilles, S. Cromer, I. Cromer. (2002), s'est penché sur 537 albums illustrés de fiction. Une autre étude sur les représentations du féminin et du masculin a porté sur la liste de référence pour le cycle 3 de 2002 et a donné lieu à un article de Carole Brugeilles, Sylvie Cromer et Nathalie Panissal (2009). Les résultats montrent que les publications à l'intention de la jeunesse continuent de véhiculer des stéréotypes que l'on pensait éculés et que le déséquilibre en terme de représentation du masculin et du féminin s'affirme.

Personnage emblématique de ce questionnement, Julie, l'héroïne de l'album *Histoire de Julie qui avait une ombre de garçon,* écrit en 1976 par Christian Bruel et réédité chez Être en 2009, révolutionne le monde des écrits pour enfants, en évoquant les difficultés identitaires d'une petite fille qui veut s'évader du rôle sclérosant dans lequel la société l'enferme[6]. Plus récemment, certains auteurs de littérature de jeunesse ont cherché à faire sortir garçons et filles de ces rôles prédéterminés. C'est le cas de Thierry Lenain qui publie, en 1998, *Mademoiselle Zazie a-t-elle un zizi ?*, en montrant que les différences physiques entre les filles et les garçons n'induisent ni supériorité ni infériorité de l'un ou de l'autre sexe[7]. Le genre « sexué » de Zazie est en effet au cœur du récit : lorsque celle-ci arrive à l'école, le jeune Max découvre une congénère qui préfère dessiner des mammouths plutôt que des fleurs, qui possède un vélo de garçon, sait grimper aux arbres et se battre. Pour Max, il ne peut s'agir d'une fille. L'objectif est de faire comprendre à l'enfant ou à l'adolescent combien la société le conditionne et lui impose les règles de bonne conduite convenant à son genre. Critiquer les préjugés sexistes, c'est aussi montrer qu'il y a de nombreuses façons d'être une fille ou un garçon, à la manière de Virginie Dumont qui publie *Frédéric et Frédérique ou 100 façons d'être un garçon ou une fille*[8]. Certains auteurs de littérature de jeunesse en viennent ainsi à mettre en scène des personnages qui ne correspondent pas aux représentations traditionnelles des sexes. Et l'on voit apparaître de plus en plus de filles rebelles, qui sortent des sentiers battus et qui revendiquent une certaine égalité. En 2003, Grace Dent publie en Angleterre la série des *Bambinas dangereuses,* qui met à l'honneur trois jeunes collégiennes impertinentes[9]. En France, Yasmina, l'héroïne de *Pourquoi pas moi ?*, roman écrit par Jeanne Benameur en 2008, et Sidonie, personnage d'Hortense Cortex, dans *Garçon manqué* en 2002, sont, quant à elles, pourvues de qualités socialement reconnues comme masculines : elles ignorent la peur, n'hésitent pas à se battre, et

6 BRUEL, C. (1976). *Histoire de Julie qui avait une ombre de garçon.* Paris : éd. Le sourire qui mord.

7 LENAIN, T. (1998). *Mademoiselle Zazie a-t-elle un zizi ?* Paris : Nathan jeunesse.

8 DUMONT, V. & BOUCHER, M. (1996). *Frédéric et Frédérique ou 100 façons d'être un garçon ou une fille.* Arles : Actes Sud junior.

9 DENT, G. (2003). *It's a Girl Thing (LBD).* London : Puffin.

se révoltent contre le statut de fille tel que la société l'envisage[10]. Bien qu'elle soit courageuse, et uniquement parce qu'elle est une fille, Yasmina ne peut intégrer la bande des Buttes-Rouges. Or, elle aussi entend bien montrer de quoi elle est capable et prouver qu'une fille peut défier un garçon. Elle risque sa vie pour gravir le mur du collège sur lequel elle veut marquer son empreinte, comme Elvis, le chef de la bande.

L'émergence de la figure littéraire de la délinquante, qui a vraisemblablement été facilitée par cette évolution de l'héroïne en littérature de jeunesse a, dans le même temps, été favorisée par l'augmentation des délits commis par les filles depuis quelques années. Olivier Moyano (2008, 28) rappelle certes que Brigitte Doyon et Martin Bussières ont constaté dans leur rapport de 1999 que la délinquance et la criminalité étaient des phénomènes presque exclusivement masculins, mais il observe aussi que le nombre de filles commettant des délits a eu tendance à augmenter au cours des dernières années et il cherche à expliquer le phénomène. Selon lui, cet état de fait tiendrait à de multiples raisons : tout d'abord, les filles et les femmes prennent aujourd'hui davantage part aux activités hors de la cellule familiale ; certains facteurs sociaux jouent aussi désormais autant pour les filles que pour les garçons, comme le statut socio-économique inférieur qui peut engendrer un sentiment d'infériorité et créer chez l'individu le désir de posséder plus ; la rencontre amoureuse des filles avec des garçons plus mûrs aux comportements déviants est également un facteur favorisant la délinquance et la consommation de substances psychotropes, de même que des situations interpersonnelles délicates dans le cadre familial (conflit avec les parents, deuils, expériences de victimisation). Enfin, l'influence de la bande ou du groupe paraît déterminante. Stéphanie Rubi (2005, 3) constate d'ailleurs qu'en août 1998 apparaît sur la scène médiatique un « gang de filles ». Jusqu'à cette date, on ne s'intéressait qu'aux adolescents : « *La question des violences féminines est présentée comme un fait de société nouveau* » (*ibid.*). S'il est donc indéniable que la figure littéraire de la délinquante adolescente existe désormais, on peut aussi s'interroger sur ses spécificités.

10 BENAMEUR J., DIET, R. (2008). *Pourquoi pas moi ?* Paris : Livre de poche jeunesse. CORTEX H. (2002). *Garçon manqué.* Paris : Bayard jeunesse.

La délinquante dans la littérature de jeunesse au début du XXIe siècle : un nouveau type de « mauvaise fille »

Comme le constatent Stéphanie Rubi (2005) et Véronique Blanchard (2011), pour les sociologues, la délinquance féminine a longtemps été limitée à la catégorie des crimes et délits sexuels ou passionnels. En littérature de jeunesse, elle a également été édulcorée et réduite au type de « l'enfant terrible » depuis les romans de la comtesse de Ségur, avec notamment la figure de Sophie[11]. Mais il n'en va plus de même aujourd'hui et le comportement déviant des délinquantes contemporaines semble s'être très nettement radicalisé. Certes, on retrouve dans la littérature pour adolescents européenne du XXIe siècle la figure de la rebelle, fugueuse et insolente, qui rappelle l'anticonformiste Pippi Langstrump, plus connue en France sous le nom de Fifi Brindacier ou la petite peste Viperetta[12]. Marie, treize ans, l'héroïne du roman *Des barreaux plein les yeux,* s'enfuit de chez elle avec un garçon un peu plus âgé, Jérôme. Lou, quinze ans, l'héroïne de Johan Héliot, est aussi une adolescente révoltée, insolente et mauvaise élève. Mais si l'on perçoit bien dans la jeune délinquante des années 2000 quelques traits de la « mauvaise fille » des XIXe et XXe siècles, il est à noter qu'elle commet désormais les mêmes méfaits que les garçons : en premier lieu, le vol et le vandalisme. Dans le roman *Délinquante,* de Martine Pouchain, Edna, la seule fille d'une bande de garçons, pour s'assurer l'admiration de ses amis, subtilise tout ce qu'elle trouve, de la clé USB à la topette de whisky. Meg Finn, quatorze ans, l'héroïne d'Eoin Colfer dans *Que le diable l'emporte* (2002, 7) va même jusqu'à cambrioler l'appartement d'un retraité, et Marie dans *Des barreaux pleins les yeux* en vient à dérober de l'argent à sa propre mère pour aider un ami. La délinquante du XXIe siècle peut également consommer des substances illicites et des boissons alcoolisées avec excès, à l'exemple de Lou, dans *Ados sous contrôle*.

Bien plus, Sophie, Fifi et Viperetta étaient des rebelles, mais très différentes des exemples de personnages du XXIe siècle, notamment parce qu'elles n'avaient pas le même âge. La question amoureuse ou la relation aux garçons était méconnue des premières alors qu'elle

11 COMTESSE DE SÉGUR (1858). *Les Malheurs de Sophie.* Paris : Hachette.

12 LINDGREN, A. (1945). *Pippi Langstrump* (*Fifi Brindacier*). Stockholm : Raben-Sjorgen. RUBINO, A. (1919). ***Viperetta***, *Racconto illustrato per i piccoli.* Milan : Vitagliano.

caractérise les délinquantes contemporaines et semble guider de nombreuses actions de ces « mauvaise filles » d'aujourd'hui : la fugue de Marie, l'héroïne *Des Barreaux plein les yeux* ; le vol, dans le cas de Meg, la protagoniste de *Que le Diable l'emporte,* ou d'Edna, dans *Délinquante*, qui subissent respectivement l'influence d'un jeune voyou ou d'une bande de garçons. Dans les romans contemporains, le crime passionnel, qui, jusqu'à présent, caractérisait surtout la délinquante adulte, est désormais bien présent et concerne maintenant l'adolescente. C'est le cas de la jeune Marie du roman de Marc Cantin, qui, par amour, pour protéger sa fugue avec son amoureux Jérôme, n'hésite pas à pousser dans un étang son petit frère, ou à mettre le feu à la ferme de sa rivale à la fin du roman. Seules les dystopies envisagent la relation aux garçons de manière positive. Dans *Ados sous contrôle* et *Effacée*, les deux personnages masculins, Muna Katz et Ben, sont des adjuvants pour l'action et des faire-valoir des héroïnes : la jeune Lou d'*Ados sous contrôle,* brouillée avec le système scolaire et ses parents, est enlevée de nuit à son domicile et conduite dans un camp de redressement où l'on cherche à briser les personnalités rebelles en les épuisant. Lou se révolte. Avec l'aide de Muna Katz, un web journaliste, elle compte dénoncer les agissements des dirigeants du camp. De la même manière, le roman de Teri Terry, *Effacée*, met en avant une forte tête, Kyla. Dans un futur proche, en Angleterre, vers 2050, les criminels de moins de seize ans sont condamnés à perdre le souvenir de leur passé. Malgré son effacement, Kyla s'aperçoit qu'elle est « différente » des autres effacés et beaucoup moins influençable (Terry, 2013, 281). Elle se pose de nombreuses questions puis découvre, avec son ami Ben, que le gouvernement abuse des effacements : des gens disparaissent sans raison apparente.

Enfin, la relation qu'entretient la délinquante contemporaine avec la cellule familiale ou la société est très différente de celle qui caractérisait les « enfants terribles » des siècles passés. Sophie, Fifi ou Viperetta se rebellaient contre leurs parents parce qu'elles avaient un tempérament trempé, « une mauvaise nature » qui les poussait à faire des bêtises, mais elles n'étaient pas présentées comme des victimes de leur situation difficile. À l'inverse, si les héroïnes des romans contemporains affichent un comportement déviant, c'est parce que ce sont souvent de « pauvres filles » qui subissent le mauvais sort familial ou social. Meg Finn, l'héroïne de *Que le diable l'emporte* apparait ainsi comme une jeune fille

un peu perdue : la mère de Meg est morte et son beau-père la maltraite. Elle a besoin d'argent pour lui échapper et c'est la raison pour laquelle elle a fomenté un mauvais coup. Le père d'Edna, dans *Délinquante*, est, quant à lui, remarié et peu attentif à sa fille car « *il était si débordé de travail qu'il rentrait bien trop fatigué du travail pour chercher des noises à qui de droit* » (Pouchain, 2001, 12). La mère d'Edna l'a abandonnée, détruisant toute confiance en elle-même. Elle déclare : « *Ma mère avait raison, faut croire. Je n'étais pas captivante, c'est pour ça qu'elle était partie. Je n'intéressais personne à moins de faire des trucs compliqués pour gagner l'attention* » (Pouchain, 2001, 35). Le vol devient ainsi un moyen pour elle de se valoriser :

« *Juste avant j'étais une fille comme les autres, sans signe particulier ni talent notoire, de la graine d'adulte ordinaire, transgénique presque. Mais en cet instant précis qui durait, je ne sais pas, une minute peut-être, je me transfigurais. Je me vautrais dans l'interdit, comme un chat dans le soleil. Je me sentais héroïque, une sensation de puissance m'envahissait* » (Pouchain, 2001, 5).

À la fin du roman, elle conçoit l'espoir d'avoir un jour « *une gueule intéressante et de ne plus avoir besoin de voler* » (*Ibid.*, 40). C'est aussi l'abandon de son père qui pousse vraisemblablement la jeune Marie du roman de Marc Cantin à jeter tout son amour dans une relation passionnelle destructrice avec Jérôme et à tout lui sacrifier. Même si le texte n'avance pas explicitement cette idée, il la suggère au début du roman : « *Mon père, lui, ne m'appelle plus ; mon père est parti. "Non, pas parti précise ma mère : il n'est pas revenu ". C'est sûrement différent. Il nous a laissés, elle, sa femme, nous, ses enfants* » (Cantin, 2000, 15). Marie se retrouve livrée à elle-même dans l'univers impitoyable de la banlieue, même si sa mère lui assure « *qu'elles vont s'en sortir, qu'elle échappera « aux épidémies périurbaines […] qui vous rendent enragés* ». Mais, comme le note la jeune fille : « *Il était déjà trop tard* » (*Ibid.*, 16).

Même dans les dystopies, le comportement délictuel est favorisé ou créé par la société. Johan Héliot précise ainsi que les jeunes considérés comme rebelles sont en fait « *des ados ayant des problèmes de drogue ou de comportement liés à une mauvaise expérience* » (Héliot, 2007, 207). De même, on apprend que le comportement déviant de Kyla, l'héroïne d'*Effacée*, a été décrété de manière arbitraire par un gouvernement autocratique. Or, cette manière d'excuser le comportement déviant de

la délinquante du XXIe siècle et de ne pas la réduire aux actes commis conduit à repenser l'idée même de rééducation.

Les enjeux de la figure littéraire : la rééducation en question

La littérature qui mettait en scène des « mauvaises filles » depuis le XIXe siècle était historiquement animée par un dessein éducatif. Les punitions, rectifiant par la sanction la « mauvaise nature » de l'héroïne indisciplinée qui commettait des bêtises, permettaient aux jeunes lecteurs de comprendre les mauvais comportements, les défauts des garnements, les valeurs à défendre. Dans *Les Malheurs de Sophie,* la narration est prescriptive. La narratrice n'hésite pas à commenter les actions et les punitions, et approuve notamment les châtiments corporels qu'inflige madame de Réan à sa fille :

« *Sans rien dire, elle prit Sophie et la fouetta comme elle ne l'avait jamais fouettée. Sophie eut beau crier, demander grâce, elle reçut le fouet de la bonne manière, et il faut avouer qu'elle l'avait mérité*[13]. »

Avec les héroïnes du XXe siècle, telles Fifi Brindacier ou Viperetta, les auteurs s'amusaient « à renverser les stéréotypes des livres éducatifs pour l'enfance » (Colin, 2013). Fifi Brindacier devint vite une figure emblématique des « enfants terribles », car elle remettait en cause l'autorité des adultes, qu'elle tournait volontiers en dérision. De même, dans le roman d'éducation de type burlesque, Viperetta, les parents de la petite peste ne correspondaient en rien à des parents modèles ; ils s'avéraient incapables de l'éduquer et passaient leur temps à s'insulter et à se quereller.

Aujourd'hui cependant, la figure de la délinquante va plus loin, car elle questionne la rééducation en véhiculant avant tout une critique sociale. Adolescente en quête d'identité, le rôle de la jeune délinquante est désormais de révéler les problèmes d'une société malade. Beaucoup d'héroïnes déviantes, dans les romans réalistes et fantastiques, connaissent en effet, comme nous l'avons vu, une cellule familiale décomposée et des parents absents, démissionnaires ou violents qui justifient leur comportement délictuel. Ainsi, la « mauvaise fille » n'est pas stigmatisée et n'a plus à être rééduquée comme par le passé. L'idée de rectifier une « mauvaise nature » a disparu. D'ailleurs, alors que le caractère rebelle apparaissait la plupart du temps comme un contre-

13 COMTESSE DE SÉGUR. *Les malheurs de Sophie, op. cit.,* p. 104.

modèle dans la littérature pour enfants du XIXe siècle, il peut être valorisé aujourd'hui et devient un signe de personnalité et d'émancipation, notamment dans les dystopies. Isabelle Smadja (2004, 134-135) a étudié les héroïnes qui semblent faire évoluer le statut du féminin dans la littérature de jeunesse au tournant du XXIe siècle et elle émet l'hypothèse que les auteurs de romans dystopiques promeuvent les valeurs dites « féminines » pour pallier les insuffisances d'un monde longtemps resté patriarcal. Ainsi, dans *Ados sous contrôle*, c'est la détermination et le caractère trempé de Lou qui lui permettent d'échapper au système coercitif du camp et de dénoncer les agissements des dirigeants. De la même manière, à la fin du roman *Effacée*, les souvenirs de Kyla affluent : on lui aurait appris par le passé à faire coexister en elle deux personnes distinctes : Lucy, faible et sans défense, et son alter ego, une combattante (Terry, 2013, 376). Au moment de l'effacement, Lucy a disparu mais la guerrière a survécu. C'est précisément cette combativité qui lui a donné la force de résister à l'effacement et d'informer le monde entier du sort des disparus. Ainsi, si la « mauvaise nature » n'est plus la cause du comportement déviant, le châtiment corporel ou l'enfermement n'apparaissent plus comme des moyens efficaces de rééducation : dans certains romans, comme *Délinquante,* la rééducation n'est même pas abordée. Avec l'ouvrage d'Eoin Colfer, *Que le Diable l'emporte,* d'autres voies sont envisagées. La rééducation passe ainsi par la découverte de l'autre, l'amitié et la solidarité : la jeune délinquante Meg Finn est tuée lors du cambriolage d'un retraité. Elle part au Purgatoire mais Saint Pierre lui laisse une chance d'échapper à l'Enfer : revenir sur terre et aider le vieil homme qu'elle a cambriolé à réaliser ses vœux. Cette action lui permettra d'obtenir sa réhabilitation dans la société.

Mais les romans contemporains cherchent surtout à remettre en cause l'idée même de sanction et certaines formes de rééducation, dénonçant les dérives de la société. Le juge d'instruction qui interroge Marie, dans *Des barreaux plein les yeux,* permet tout d'abord au lecteur de réfléchir au bien-fondé de l'emprisonnement des mineurs. Lui qui, au début du récit se demande ce qui l'a séparé de la prison, « *à quoi tenait le fait d'être dehors ou bien dedans* » (Cantin, 2000, 9), exprime ses doutes en observant cette adolescente de treize ans, prête à tout par amour pour Jérôme et incarcérée pour tentatives de meurtre :

« *Le juge la regarde. En apparence, c'est une adolescente comme une autre. Plus douce même que celles que l'on croise dans la rue. Le juge se demande s'il est bien normal d'enfermer des adolescentes de treize ans dans des prisons* » (Cantin, 2000, 25).

À la fin du roman, il remet même en cause la justice uniformisée qui s'applique à tous les citoyens, quel que soit leur milieu : « *Mais quelle justice appliquer pour ces enfants de la géométrie urbaine ? La même qui veut tout expliquer* ? » (Cantin, 2000, 85).

Avec les dystopies ou contre-utopies, *Ados sous contrôle* et *Effacée*, ce sont les dérives sécuritaires qui sont dénoncées. Comme le rappelle Christian Godin (2012), « *les dystopies s'inscrivent dans le même cadre que l'utopie dont elles poussent jusqu'à l'absurde les implications totalitaires. Les auteurs de contre-utopies montrent comment la volonté de bonheur qui caractérisait les utopies se transforme en cauchemar* ».

Johan Héliot explicite clairement l'objectif de son roman dans la postface où il affirme que, s'il s'agit bien d'une fiction anticipatrice, « *le prologue qui décrit la simulation d'enlèvement de Lou, vécue de façon traumatisante par l'héroïne, montre les méthodes employées par certaines sociétés américaines spécialisées dans le kidnapping d'adolescents avec l'accord de leurs parents* » (Héliot, 2007, 207). Héliot dénonce ainsi les agressions physiques ou mentales qui caractérisent les écoles américaines de modification du comportement. Tout en concédant que ce type d'établissement n'a pas encore vu le jour en France (*Ibid.*, 208), il s'inquiète néanmoins « *d'une proposition de loi sur la sécurité qui s'apprête à être discutée par le Parlement* » (*ibid.*) et incite à la vigilance. Quant à *Effacée*, ce roman dénonce un régime futuriste autocratique et cette dystopie pourrait apparaître comme ce qu'Éléonore Hamaide appelle le « *prolongement des totalitarismes génocidaires* » (Hamaide, 2015, 124). La rééducation des jeunes délinquantes passe en effet dans *Effacée* par la suppression totale du passé. Les criminels adolescents sont dotés d'un *nivo*, appareil fixé au poignet qui évalue leurs émotions. Il peut provoquer un évanouissement à tout moment et peut même les tuer s'il est trop bas ou s'ils essaient de l'enlever (Terry, 2013, 11). Les jeunes délinquants sont attribués à une nouvelle famille, perdant toute identité. La vie des effacés est aussi extrêmement règlementée. Ils sont soumis à des réunions hebdomadaires pour évaluer leur état, et sont surveillés par les *Lorders* (autorité suprême), qui ne sont pas sans rappeler les soldats de la Gestapo : ils arrêtent sans motif réel des élèves

lors des réunions hebdomadaires ou enlèvent des professeurs qui manifestent leur désaccord avec la ligne du gouvernement. Les *Lorders* (Mouvement pour la loi et l'ordre) semblent ainsi avoir trouvé un moyen efficace d'endiguer la délinquance juvénile et surtout d'éviter que ne se reconstituent des mouvements terroristes dirigés par des adolescents, comme ceux qui avaient vu le jour dans les années 2020. Mais l'effacement cache surtout une terrible manipulation. Les sites de personnes disparues de tous âges pullulent et ce type de rééducation devient un moyen de supprimer toute forme de contestation.

Conclusion

Le développement de la figure littéraire de la délinquante dans les romans pour adolescents au tournant du XXIe siècle, favorisée par l'émergence des *gender studies* et des bandes de filles apparues dans les années 2000, rend donc compte de l'évolution de la « mauvaise fille » dans la littérature de jeunesse. La délinquante est caractérisée en effet par une radicalisation du comportement déviant, mais surtout, elle est désormais envisagée dans un contexte familial et social qui excuse ses actes et ne la réduit plus aux méfaits qu'elle commet. Contrairement à Sophie, Fifi Brindacier ou Viperetta, qui s'apparentaient à des enfants terribles mais n'étaient pas posées en victimes du sort - ce qui leur donnait un véritable pouvoir d'agir - la délinquante contemporaine a « mal tourné » en raison d'un milieu criminogène. La sujétion à l'Autre masculin ou la décomposition de la cellule familiale viennent souvent rationaliser, justifier le comportement délictuel par un procédé de psychologisation des violences, au risque de dépolitiser celles-ci, car elles font écho à ce que constatent les sociologues : la violence de la jeune délinquante est beaucoup plus liée que celle des garçons à des difficultés d'ordre personnel[14]. Ce phénomène explique que la rééducation traditionnelle soit remise en cause, les romans contemporains ouvrant de nouvelles voies ou permettant de réfléchir aux problèmes de la sanction et de la rééducation par la dénonciation de pratiques sécuritaires. Quoi qu'il en soit, les adolescentes sont à nouveau dans un rôle genré et féminin, victimes de leur condition

14 GAVRAY, C. et BOULARD, A. (2015). Environnement incertain et passage à l'acte violent à l'adolescence. Communication présentée lors du colloque *Adolescence contemporaine et environnement incertain*, les 4-5 juin 2015, à l'Université de Picardie Jules Verne.

familiale et l'on peut se demander si, sous les attraits du personnage féminin en apparence rebelle, il n'y pas, à l'exception peut-être des dystopies, une déqualification des comportements de rébellion dans les romans contemporains. Sophie n'est-elle pas somme toute plus libre que nos adolescentes rebelles du XXIe siècle ?

Références bibliographiques

BARD, C. & CHAUVAUD, F. & PERROT, M. & PETIT, J.-G. (Dir.) (2002). *Femmes et justice pénale, XIXè-XXè siècles*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

BRUGEILLES, C., CROMER, S. & PANISSAL, N. (2009). Le sexisme au programme ? Représentations sexuées dans les lectures de référence à l'école in *Travail genre et société,* vol. nº 2 . Paris : La Découverte.

BRUGEILLES, C. & CROMER, S. & CROMER, I. (2002/2). Comment les rôles sexués se construisent-ils ? Revue *Population* n° 57 : éd. INED.

BLANCHARD, V. (2011). Qui sont les filles violentes dans le Paris des Trente Glorieuses ?. *In Champ pénal/Penal field* [En ligne], 8, mis en ligne le 11 juin 2011, URL : http://champpenal.revues.org/8071 ; DOI : 10.4000/champpenal.8071.

CHOMBART DE LAUWE, M.-J. & BELLAN, C. (1979). *Enfants de l'image : enfants personnages des médias. Enfants réels.* Paris : Payot

COLIN M. (2013). Le bref renouveau de la littérature de jeunesse italienne dans l'entre-deux-guerres. *In Strenæ* [En ligne], consulté le 18 avril 2016. URL : http://strenae.revues.org/1054 ; DOI : 10.4000/strenae.1054.

CONNAN-PINTADO, C. & BÉHOTÉGUY, G. (Dir.) (2014). *Être une fille, un garçon dans la littérature pour la jeunesse (France, 1945-2012*). Bordeaux : PUB, coll. « Études sur le livre de jeunesse ».

CROMER, S. La littérature de jeunesse à l'épreuve du genre. In Connan-Pintado, C. & Béhotéguy G. (Dir.) (2014). *Être une fille, un garçon dans la littérature pour la jeunesse (France, 1945-2012*). (p. 57-76). Bordeaux : PUB, coll. « Etudes sur le livre de jeunesse ».

DELPHY, C. (1998). *L'ennemi principal.* Paris : Syllepse.

GIANINI BELOTTI, E. *Du côté des petites filles*, Paris : Édition Des femmes. Coll « Des femmes ».

GODIN, C. (2012). Sens de la contre-utopie. *In Cités n° 42.*

GUILLAUMIN, C. (1991). *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris : Côté-femmes.

HAMAIDE, É. (2015). Naître, vivre, aimer mourir en dystopies : une réécriture du monde totalitaire ?. In *L'énigme du mal en*

littérature de jeunesse. (p. 121-130). Arras : *Les Cahiers Robinson n° 37*, 1.

HÉRITIER, F. (1996). *Masculin-féminin. La pensée de la différence.* Paris : Odile Jacob.

JAUNAIT, A. & MAURER S. (2008). *Introduction aux gender studies. Manuel des études sur le genre.* Bruxelles : De Bœck.

MOYANO, O. (2008). La délinquance des adolescentes : une violence de genre ?; *Le Journal des psychologues n° 263*.

RUBI, S. (2005). *Les « crapuleuses » : ces adolescentes déviantes.* Paris : PUF.

SMADJA, I. (2004). *Le temps des filles.* Paris : PUF.

Corpus des romans analysés

CANTIN, M. (2000). *Des barreaux plein les yeux.* Paris : Thierry Magnier.

COLFER, E. (2002). *Que le diable l'emporte*. Traduction de *The Wish List* (2002). Paris : Gallimard jeunesse.

HÉLIOT, J. (2007). *Ados sous contrôle.* Paris : Mango.

POUCHAIN, M. (2011). *Délinquante.* Paris : Sarbacane.

TERRY, T. (2013). *Effacée.* Traduction de *Slated* (2012). Paris : La Martinière.